

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal
Téléphone : PLateau 8511*

Administrateur PIERRE ASSELIN
Secrétaire de la Rédaction PIERRE BOUCHER

On est prié d'envoyer toute correspondance à la case 4018 de l'Hôtel des Postes en mentionnant sur l'enveloppe le service (Rédaction ou Administration) auquel on veut s'adresser.

L'ORDRE

Quotidien de culture française et de renaissance nationale

Directeur-fondateur : OLIVAR ASSELIN

Un ordre imparfait
vaut mieux que le désordre.

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois	3 mois
En ville, par la poste	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Canada (hors de Montréal), Royaume-Uni, France et Espagne	\$6.00	\$3.25	\$1.75
Etats-Unis et Amérique du Sud	\$6.50	\$3.50	\$1.85
Autres pays	\$8.00	\$4.25	\$2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-poste ou chèque affranchi, accepté et payable au pair à Montréal.

Première année — No 187

Le numéro : 5 sous

Montréal, samedi 20 octobre 1934

Le Congrès de la Colonisation

Quelques considérations sur cet événement
Raisons d'espérer — Raisons de douter

Mystique de colonisation — Un mot de M. Houde
Ce qui attend M. Vautrin

Rien d'intéressant à observer comme la marche d'un congrès convoqué pour la discussion d'un programme de colonisation arrêté d'avance par un ministre qui croit savoir ce qu'il veut et où il va. M. Vautrin dit que la Confédération devrait fournir sa part des millions qu'il faudra pour le peuplement des terres boisées de la province: on applaudit. Un congressiste dit que la Province devra réaliser son programme quoi que fasse Ottawa, car le problème est proprement canadien-français: on applaudit. Le R. P. Alexandre Dugré, S.J., affirme sommairement qu'il ne saurait être question de morceler les vieilles terres, car « nos gens » sont généralement opposés à ce système d'établissement; et il répète là une affirmation gratuite faite par un Père Lebel ou un Père Paré quelconque au nom d'une dizaine d'associations « catholiques », dans un manifeste que la plupart d'entre elles n'ont pas lu ou que, pour la plupart, elles n'étaient même pas en état de comprendre: on applaudit. L'un après l'autre, les congressistes affirment que le temps est venu de modifier l'esprit des gouvernements et des particuliers dans un sens favorable à une colonisation intense des terres boisées, ce qui, évidemment, ne sera guère plus facile que de faire admettre à l'habitant la nécessité de varier et d'intensifier ses cultures: on applaudit. Le maire, les échevins de Montréal, affirment que rien ne sera plus facile que de recruter les colons par milliers parmi les chômeurs montréalais: on applaudit. Un autre estime qu'il n'y en a pas plus d'un sur vingt qui soit apte à la colonisation en forêt, et cette opinion est confirmée par le témoignage d'un missionnaire colonisateur du diocèse de Rimouski, M. Emile Sirois, qui rapporte que les chômeurs des villes qu'il avait établis dans cette région ont tous levé le pied: on applaudit. Et ainsi de suite. Ce n'est pas qu'on applaudisse chaque fois unanimement, mais il n'en ressort pas moins que sur presque tous les sujets il y a des divergences de vues. En général, ce qui « prend » le moins, ce sont les manifestations de scepticisme. J'ai visité il y a trente-deux ans comme secrétaire particulier du ministre de la Colonisation de cette époque, M. Gouin, et depuis, la plupart des régions à coloniser. Je ne prétends pas connaître parfaitement toutes les parties du Nouveau-Québec, mais je suis bien sûr de les connaître pour la plupart infiniment mieux, et les besoins des colons qui s'y établissent, que les dames de la Ligue féminine catholique, les commis-voyageurs catholiques, l'Association catholique de la Jeunesse ou les Syndicats d'ouvriers catholiques. Or, quand j'exprime des doutes sur l'étendue du domaine colonisable dans le « Royaume du Saguenay », dans le bassin du lac Saint-Jean, dans la Métapédia et même, à cause de certains obstacles particuliers à cette région, en Gaspésie, il suffit au député de Chicoutimi à Ottawa, M. Dubuc, de dire qu'aux environs de la ville de ce nom on a converti en terre arable cinquante mille acres de savane (soit 500 lots de la superficie ordinaire), et au député de l'Abitibi à Québec, M. Authier, d'ajouter qu'une quelconque commission estime à quinze millions d'acres exactement, soit l'équivalent de 150,000 lots, la superficie globale des terres arables à coloniser, pour confondre aux yeux des congressistes l'empêcher d'applaudir en rond que je ne pouvais pas ne pas être. Quelques instants après, examinant le détail des chiffres cités par M. Authier, je trouvais pour la zone comprise entre Dorchester, Bellechasse, Montmagny, l'Islet et autres comtés de l'estuaire du Saint-Laurent, et la frontière du Maine ou du Nouveau-Brunswick, une superficie globale de quelque 2,700,000 acres, formant 27,000 lots. Or, dans cette région et dans trois ou quatre autres comtés (notamment la Beauce et Fronténaic) le gouvernement a obtenu des concessionnaires de la forêt, moyennant compensation, une grande partie de la terre jugée propre à l'agriculture, et la

reprise mesure à peine 2,500,000 acres. Il paraît qu'on pourra trouver encore quelques centaines de lots. Trois ou quatre mille lots, mettons cinq mille, c'est déjà quelque chose, mais ce n'est pas 27,000 et c'est même beaucoup moins. Au congrès de Québec il ne fallait parler qu'en millions d'acres, en « royaumes », en immensités: quiconque se fût risqué à affirmer, dans l'intérêt de la vérité, qu'une partie des lots repris sur la forêt dans le pays-frontière de Bellechasse ou de l'Islet, par exemple, sont d'un sol capable de rebuter le colon le plus vaillant, il eût été hué. On voulait bien différer d'opinion sur certains points de politique, mais il y avait des faits qu'il fallait prendre pour acquis, même en l'absence de toute preuve, et l'étendue du domaine à coloniser était de celle-là. Mettons les choses au mieux, pensais-je. A supposer qu'il y ait 75,000 lots (7,500,000 acres) propres à la culture, un grand courant de colonisation les peuplera en quelques années; ensuite, le problème de l'établissement des fils de cultivateurs ne restera-t-il pas tout entier? Il faudrait donc que le gouvernement, par le ministère de l'Agriculture, prit immédiatement les moyens de propager et populariser la culture variée et intensive dans les régions les plus fertiles du Vieux-Québec. Cette exploitation scientifique du sol nous permettrait de mettre trois millions de ruraux dans le territoire qui en nourrit actuellement un million et demi, et rien ne nous empêcherait de poursuivre en même temps le peuplement de la forêt. Nombre de congressistes, missionnaires colonisateurs ou agronomes, étaient de mon avis, approuvaient du chef, mais les fortes têtes du groupe « catholique », comme ils s'intitulent, ne disaient rien, car ils avaient signé d'avance et les yeux fermés un manifeste de trois mille mots où ils écartaient par ces quatre lignes toute idée d'une meilleure utilisation de la terre:

« Quant à la division des terres, nos gens sont généralement contre ce système d'établissement. C'est un fait dont il faut tenir compte. »

Rendons à M. Vautrin le témoignage qu'il a vu, lui, le parti à tirer de notre idée, car il a lui-même, au cours des débats, émis le vœu qu'un grand congrès agricole succédât au congrès de la colonisation. Quant au reste, il n'eut pas de mal à composer les divergences de vues qui marquaient les délibérations, car tout le monde au fond réclamait une même chose: à savoir, que le gouvernement donnât à boire et à manger au colon durant la période d'établissement, et cela son projet, encore plus libéral, sur presque tous les points, que la politique actuelle, le leur accordait. Le congrès s'est donc terminé dans un accord général, bien qu'on devinât à certaines manifestations, à certaines paroles, à certains signes, que quelques congressistes réservaient leurs positions pour l'avenir.

M. Vautrin débute donc dans l'exercice de ses fonctions par un grand succès personnel. Il n'était vraiment pas besoin d'un congrès comme celui de mercredi et de jeudi pour élaborer un programme arrêté d'avance jusque dans le détail, par le ministre lui-même, ses fonctionnaires et ses conseillers. Mais l'atmosphère même du congrès, son éclat, la présence de centaine de délégués ou d'invités venus de toutes les parties de la province, étaient nécessaires pour la création de ce que l'on pourrait appeler une mystique de la colonisation. Cette mystique, elle était déjà dans l'air au commencement; chaque séance subséquente est venue l'exalter et l'intensifier. A telle enseigne que lorsque M. Houde, par un de ces impairs dont il entremêle les inspirations géniales de sa démagogie, et qui était dans les circonstances une vilénie, est venu affirmer que le Canadien-Français devait abandonner pour toujours aux Anglais la finance, l'industrie et le commerce, pour se faire uniquement défricheur, et que s'il refusait ce

LE THOMISME



M. Jacques Maritain

LES IDÉES ET LES FAITS

I. — Un vœu sensé

Dans son allocution du 12 septembre dernier, à l'Université Laval de Québec, Mgr Camille Roy annonçait l'institution d'un cours supérieur de religion, obligatoire pour tous les étudiants. Cette initiative nous agréait pour plusieurs raisons: elle se rapproche, sur un point, de la rhétorique supérieure, à laquelle, selon nous, devraient aboutir les études gréco-latines; elle répond surtout au besoin urgent d'« informer » les hommes d'élite, comme eût dit l'École, des choses de la religion. L'ignorance de notre peuple est sur ce point incontestable, et j'entends par « peuple » toutes les classes de notre société. Elle fait que dans les questions, sociales ou politiques, où catholicisme et bon sens devraient se confondre, le mot d'ordre est donné par des mazzettes, devenues pour la circonstance interprètes officiels des encycliques. Exemple: la réclamation, par l'« Ecole Sociale Populaire », et au nom de *Quadragesimo Anno*, du « primat des salaires sur les dividendes », expression cartilagineuse en français et en bon sens. Une solide instruction religieuse, fondée sur ce principe que le catholicisme est une doctrine lumineuse et universelle, empêcherait peut-être ces sottises interpolations dans les paroles du pape; elle dissiperait en outre cette équivoque, accréditée dans notre pays, d'après laquelle CLÉRICAL et CATHOLIQUE sont termes interchangeables. Les laïques ont des droits qui leur sont automatiquement délégués par leurs fonctionnaires. Ils peuvent critiquer les actes laïques d'un clerc sans cesser de servir l'Eglise. L'éducation est, par certains côtés, une fonction laïque. De quel droit peut-on nous défendre, à vous, à moi, de nous en préoccuper? Les petits esprits qui ont calomnié l'ORDRE et ses rédacteurs à tour de bras, sous le prétexte qu'ils attaquaient les méthodes du clergé enseignant, sont, est-il besoin de le dire, des candidats tout indiqués au cours de religion de l'Université Laval. Dans le Canada français, où sévit une manière d'Inquisition, Veullait eût été pendu haut et court pour avoir polémi-

qué contre Mgr Dupanloup. Quant à Montalembert, on l'eût fait rouer comme insolent, à moins que les professionnels du patriotisme, Gobeil en tête, ne lui eussent trouvé un ascendant dans le ghetto.

II. — Le Canada à Poitiers

M. Louis Armand, qui occupa un temps la chaire de littérature française à l'Université Laval de Montréal, a écrit récemment à Mgr Camille Roy une lettre que le CANADA FRANÇAIS d'octobre a reproduite en entier. A Poitiers, dit cet ami du Canada, les fêtes de Cartier ont été préparées avec plus d'éclat que partout ailleurs. Les cours publics de la Faculté des lettres se sont ouverts par « une dizaine de conférences des plus brillantes sur le Canada, qui attirèrent un nombreux public ». C'est M. Ernest Martin, agrégé de l'Université de France (il a enseigné un an à l'Université d'Halifax), qui a exposé à l'élite de Poitiers notre histoire politique et — si peu que nous en ayons — notre passé littéraire. M. Armand parle de ces conférences avec émotion. Il termine sa lettre en proposant au recteur de l'Université Laval de Québec un moyen pratique d'établir un commerce spirituel plus suivi entre la France et le Canada.

Invitation émouvante d'un Français qui connaît le peuple canadien, avec ses qualités de cœur et ses faiblesses, et qui l'aime tel qu'il est. Quand on sait la gallophobie inconsciente d'une forte partie de nos élites et la défiance de nos gens à l'égard de tout ce qui vient de France (Montalembert se plaignait déjà de l'hostilité des Canadiens qu'il était venu défendre dans une guerre d'embuscades, alors qu'il aurait pu mourir dans ses terres ou, plus noblement, dans l'armée du roi), on estime mieux l'affection désintéressée de nos hôtes. C'est par les élites que les peuples, qui se connaissent mal, se rapprochent, s'empruntent les uns aux autres, que s'établissent les universaux, dans le sens que Léon Daudet attribue à ce mot du vocabulaire scolastique. Dans le domaine pratique, la suggestion de M. Armand devrait intéresser non seulement les autorités universitaires mais tous les jeunes hommes de famille aisée qui ont les moyens d'aller vivre quelques années en France. Il n'y aurait pas de meilleure école de français qu'un séjour dans une famille de Poitiers. De toute façon, nous avons beaucoup plus à apprendre des Français qu'ils n'en ont à apprendre de nous. Ces échanges intellectuels se feront toujours à notre profit.

Lucien PARIZEAU

A l'École des Hautes Études Commerciales

Le gouvernement provincial vient de nommer M. Paul-Henry Guimont, de Québec, chargé de cours à l'École des Hautes Études Commerciales de Montréal. Cette nomination a été approuvée par S. E. Mgr Gauthier, chancelier de l'Université.

M. Guimont est bachelier ès arts de l'Université Laval, licencié en sciences commerciales de l'École des Hautes Études Commerciales et Ph. D. (in Economics) de l'Université Harvard. Il a été boursier du gouvernement provincial de 1930 à 1933. Il sera chargé du cours de Transports à l'École des Hautes Études Commerciales.

A la recherche d'un maître

Républicains et démocrates des Etats-Unis se sont lancés dans des controverses interminables sur le sens exact des élections du Maine, pilier du parti républicain. A notre avis, il est oiseux de discuter ainsi sur l'arithmétique électorale, qui peut signifier tout ce qu'on veut, et même ce qu'on ne veut pas. Les partisans du gouvernement actuel ont accueilli la victoire démocrate comme le signe certain d'une prochaine victoire aux élections fédérales: quant aux républicains, ils y ont vu un accident dangereux peut-être, mais qui n'a rien de définitif. Les deux partis ont essayé de démontrer à coups de statistiques qu'ils avaient, l'un et l'autre, remporté un succès.

Ce ne sont là que querelles de village. Il n'est pas question de savoir si les démocrates peuvent compter sur une majorité au prochain Congrès, ou si, au contraire, les républicains regagneront le terrain perdu depuis la chute de l'inénarrable président Hoover. Il s'agit plutôt de déterminer quelque chose de plus important qu'une simple majorité parlementaire: il s'agit de savoir quelle est l'orientation de la population. Quelques questions se posent très actuelles. Le peuple cherche-t-il sa voie? Se désintéresse-t-il de son sort? Se révoltera-t-il? C'est justement parce que l'élection du Maine indique une tendance, confirmée depuis par l'évolution politique du pays, que l'on peut essayer d'en tirer une conclusion.

Cette élection n'indique qu'une victoire démocrate, due peut-être au sentiment public, peut-être aussi à la machine électorale. Mais en admettant que les comités électoraux aient puissamment contribué à cette victoire, il n'en reste pas moins que la population s'est engagée dans une nouvelle direction. Non certes que l'électeur ait accompli, ce que l'on appelle en terme militaire, une conversion à gauche, et se soit réveillé un beau matin démocrate au lieu de républicain. Il s'est simplement prononcé en faveur de Roosevelt. Ce n'est qu'une coïncidence si Roosevelt est nommé démocrate et le chef de ce parti. Tous les éléments rééllement avancés ont voté pour Roosevelt, président indépendant-réformiste en dépit de son étiquette électorale. Le chef de l'Etat a maintenant pour lui des millions d'électeurs, qui le suivront non pas à cause de son allégeance à tel ou tel groupe politique, mais bien à cause de sa puissante personnalité et de son programme de sauvetage. C'est une nouveauté aux Etats-Unis.

Tout le parti démocrate n'encense pas le président Roosevelt, loin de là. Et pourtant le président entraîne derrière lui assez de monde pour pouvoir continuer son expérience de restauration économique-politique. Tous les républicains qui n'ont pas voté pour leur parti ne sont pas nécessairement devenus démocrates; mais ils suivent Roosevelt, président réformateur. Il faut donc qu'il y ait quelque chose de changé dans l'état d'esprit de la population pour que des groupes aussi divers fassent confiance au président, au moment même d'une entreprise hasardeuse.

Il semble que les Etats-Unis subissent, comme tous les pays en proie à un grave malaise politique et moral, cette loi instinctive qui fait rechercher par les sociétés ébranlées un homme faisant figure de maître. Il n'est plus tellement question de parti bleu, vert ou rouge, aux Etats-Unis, que de parti rooseveltien ou anti-rooseveltien.

En un mot, les Etats-Unis cherchent leur voie, ils veulent réagir. On peut douter des résultats ultimes de l'expérience présidentielle, qui a commencé par une tentative de réforme économique — peu édifiante — et qui finira par la réforme politique et sociale du pays. Mais on ne peut douter que les Etats-Unis aient fait un effort pour sortir de l'ornière où ils s'enlisaient.

Il s'est créé, pendant les deux dernières années, une sorte de mystique du salut national par Roosevelt. C'est un signe certain que la population redoute le naufrage. Il lui faut à tout prix un chef, un véritable chef. Il lui faut un homme de forte personnalité, capa-

ble d'accomplir ce que de simples élus du suffrage universel ne sauraient faire. Elle sent le besoin d'une dictature, au sens étymologique du mot. C'est le secret de la popularité du président Roosevelt, le premier chef d'Etat, en Amérique, qui soit honnête et qui ne travaille que pour son pays.

Les événements se chargeront probablement de démontrer que les doctrinaires qui composent le Brain Trust se sont trompés. Il est fort possible que l'on tienne le président Roosevelt responsable de l'échec de sa tentative hardie, qu'il soit un jour balayé par un sursaut populaire. Mais dans ce cas, la population cherchera un maître plus dur, plus radical encore, un homme qui puisse la tirer du gouffre où l'a poussée l'adoration du Veau d'Or et le culte de la vanité humaine.

André BOWMAN

Un être malfaisant

Pourquoi l'Association des marchands détaillants a-t-elle invité M. Allan Bray, à sa dernière assemblée? Cette estimable association croit-elle améliorer sa situation dans le monde des affaires en s'acquaintant avec le conseiller de Saint-Henri? Les discours furieux de ce gros homme n'avaient-ils pas d'un pouce la cause des détaillants montréalais.

M. Rosario Messier, secrétaire de l'Association, a révélé quelques abus commis par les « chain stores » et les distributeurs de lait. Il a recommandé l'imposition d'un permis aux cultivateurs qui viennent à Montréal colporter leur lait. Il a dénoncé enfin la législation fédérale sur les faillites, qu'il ne trouve pas assez sévère. Le discours de M. Messier attire l'attention des gouvernements sur les pratiques frauduleuses de certains marchands et, par ricochet, démontre l'utilité d'une association comme celle dont il est le secrétaire. Il appartient en effet à un organisme de ce genre de renseigner ses membres sur l'art du commerce, d'informer le public et d'intervenir auprès des gouvernements pour faire cesser toute concurrence déloyale. Le député fédéral de Saint-Henri, M. Paul Mercier, y est allé ensuite de son petit refrain sur la « maladie du commerce local ». C'est alors que, donnant un vigoureux coup de poing (il frappe aussi fort du poing que... du pied) sur la table, M. Bray se leva: « On s'est moqué de moi, dit-il, quand j'ai voulu consolider la dette avec mon projet de trois et demi pour cent dans la vente de nos débetures. On s'est écrit: Il ne faut pas gêner le crédit de la Ville. On parle de communisme, mais il s'en vient à 10 milles à l'heure comme ces gros camions de l'Ontario qui couvrent nos routes et transportent ici les produits ontariens. On veut bouter le budget mais on frappe sur le petit. Et si l'on parle de taxer le riche on rencontre de l'opposition. La Ville soutient 40,000 chômeurs, pas habillés, pas chauffés, et on veut leur donner \$1 par jour à l'enlèvement de la neige. Mais eux, les millionnaires dans la montagne, ils ne paient pas pour nos ponts, pour nos viaducs, et ça nous coûte \$500,000 par année avec la Commission métropolitaine. Ils ont des autos et ne paient pas pour les hôpitaux. Ont-ils des chômeurs? Non. Mais la plupart gagnent leur vie ici, avec nous. »

Comment nous étonner que la Ville glisse aujourd'hui vers la banqueroute quand elle est administrée par des furieux comme ce Bray. Le dangereux conseiller de Saint-Henri, fameux propriétaire de yachts et de balançoires, était, il y a deux ans, président du Comité exécutif. Pouvons-nous imaginer les ravages qu'un pareil énergumène peut causer dans une assemblée de chômeurs aigris? Dans son délire, un Bray peut parfois répéter une opinion ramassée on ne sait où; il ne découvrira jamais rien lui-même, et il exerce une influence néfaste pour empêcher les hommes d'ordre de rétablir la paix sociale. C'est à regretter l'époque où, au moyen d'une lettre de cachet, on débarrassait la Société des êtres malfaisants.

L'Association des marchands détaillants pouvait inviter l'inoffensif Paul Mercier à son assemblée de Saint-Henri, mais elle a eu le tort d'écouter Allan Bray. Il faudrait créer le vide autour des politiciens de cet acabit, capables de soulever la foule sans le moindre scrupule.

Dollard DANSEREAU

Les pages comiques

A L'ACTION CATHOLIQUE, M. Eugène L'Heureux parle de « certains catholiques qui promènent leur électricisme désinvolte à travers les encyclopedies. » N'est-ce pas exquis? — G. L.

La Bibliothèque économique de l'École des Hautes Études Commerciales compte près de 30,000 ouvrages de référence sur le commerce, l'industrie, la finance, l'économie politique, etc.; elle reçoit tous les mois environ 800 périodiques traitant des mêmes sujets. Riche documentation mise gratuitement à la portée du public. Ouverte tous les jours de 9 h. du matin à 10 h. du soir; le samedi, de 9 h. à 6 h. (7-8)

Le cancer

(Collaboration particulière de l'ORDRE)

On divise les tumeurs en deux catégories bien distinctes, suivant leur évolution clinique: les tumeurs bénignes, telles que les adénomes, les fibromes, les lipomes, les kystes, etc., et les tumeurs malignes, parmi lesquelles le sarcome et surtout le cancer. Cette distinction est importante parce qu'elle fait comprendre ce que c'est que le cancer, et surtout parce qu'elle rend compte du caractère de gravité, d'opérabilité et de guérison de chaque variété.

Une tumeur bénigne a une évolution lente, ne produit pas de métastases, c'est-à-dire de foyers secondaires dans l'organisme, n'altère pas l'état général, n'infiltré pas les tissus voisins en progressant, et ne récidive pas sur place une fois qu'elle a été extraite dans sa totalité. Une tumeur maligne, au contraire, évolue rapidement, se reproduit ailleurs, se généralise, récidive souvent après extirpation en apparence complète, envahit les tissus voisins en les infiltrant, et détermine une détérioration profonde de l'organisme, appelée cachexie cancéreuse.

Ce qui distingue le cancer des tumeurs bénignes, c'est avant tout la formation des métastases, celles-ci étant le résultat du transport à distance de cellules provenant de la tumeur primitive, et de leur développement en une nouvelle tumeur en tous points analogue à la première. A noter également que la tumeur bénigne est encapsulée, c'est-à-dire séparée des tissus voisins par une espèce de coque fibreuse, tandis que le cancer continue de s'accroître au dépens des cellules environnantes. Cette notion est capitale dans le traitement chirurgical du cancer, l'incision devant dans tous les cas dépasser largement la région malade pour s'assurer que la tumeur a été enlevée tout entière.

Ce qui nous amène à parler des récidives, qui se reproduisent au lieu même ou au voisinage de la tumeur. Ces récidives, dont le caractère est de se former longtemps après l'ablation du néoplasme, sont beaucoup moins fréquentes maintenant parce qu'on enlève systématiquement et la tumeur et les ganglions du voisinage, qui sont dans ces cas généralement infectés. L'atteinte des ganglions, cette barrière défensive qui se dresse devant toute infection menaçant de gagner le courant sanguin, prouve bien que le cancer devient rapidement une maladie généralisée. D'ailleurs, l'atteinte profonde de l'état général, l'amaigrissement rapide, la faiblesse extrême des malades, la perte de l'appétit, la teinte cireuse de la peau, l'anémie très marquée, doivent faire penser à un empoisonnement progressif provenant d'une tumeur maligne et des toxines meurtrières qui s'en dégagent continuellement.

Le propre des cellules cancéreuses est de se développer pour leur propre compte et indéfiniment, sans utilité physiologique; elles deviennent étrangères à l'organisme qui les porte et se comportent à son égard comme de véritables parasites. Mais pourquoi une cellule devient-elle ainsi indépendante, monstrueuse? Quel est le point de départ de cette prolifération indéfinie? Est-ce un microbe, un virus, un parasite, ou doit-on en chercher l'explication dans une modification du terrain, un fléchissement de la résistance organique ou un point donné? Autant de questions qui passionnent l'opinion médicale, d'hypothèses séduisantes dont l'une franchira peut-être un jour, espérons-le, le domaine de la réalité. Mais il faut avouer que, dans l'état actuel de nos connaissances, la cause déterminante du cancer nous échappe complètement.

Cependant, un fait est certain. Le cancer est une maladie locale au début, de sorte qu'il importe d'en faire le diagnostic à bonne heure, avant qu'il n'ait le temps de se généraliser. La chose n'est pas toujours facile, car souvent le cancer s'installe insidieusement suivant l'organe où il est situé, ne donnant à son début que peu de symptômes, qu'il est alors assez difficile de rattacher à leur véritable cause. Mais plus souvent encore, le cancer se développe dans un organe qui était déjà depuis quelque temps en souffrance et qui, à la suite d'inflammations ou d'irritations répétées, doit attirer l'attention du malade et du médecin sur la possibilité d'une transformation cancéreuse, surtout lorsqu'on a atteint la quarantaine ou la cinquantaine.

Ainsi, par exemple, le cancer de l'estomac, qui est le plus fréquent des cancers viscéraux, ne trahit pas sa présence brusquement, du jour au lendemain, par une hémorragie. Le cancéreux de l'estomac souffre déjà depuis longtemps de digestions lentes et pénibles, manque d'appétit, a un dégoût manifeste pour certains aliments, en particulier les graisses. Il vomit fréquemment, se plaint de douleurs vagues après les repas, maigrit et s'anémie de jour en jour. Un examen aux Rayons X, à cette période de la maladie, pourra mettre sur la piste d'une tumeur qui n'en est qu'à ses débuts, et qu'une intervention opportune empêchera de progresser et surtout de se généraliser. Chez les femmes également, des hémorragies provenant de la matrice, alors que les menstruations ne sont plus en cause puisque la ménopause est déjà depuis longtemps atteinte, devront faire penser à une tumeur, fibrome ou cancer.

On peut donc poser, en principe général, que toute tumeur doit être enlevée le plus tôt possible, car il est impossible de savoir ce que peut devenir plus tard une tumeur en apparence tout à fait bénigne. Pour ce qui est du cancer, il ne doit pas y avoir de doute, l'intervention chirurgicale ou la radium-thérapie sont indispensables. Maladie locale au début, le cancer est curable, et on est en droit d'espérer qu'en l'enlevant assez tôt et assez largement on peut en obtenir la guérison, ou du moins, une survie telle qu'elle équivaut à une guérison. Malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi, et ceci explique pourquoi le taux de la mortalité par le cancer reste aussi élevé; les malades, en effet, ne viennent consulter le chirurgien que lorsque la tumeur est trop avancée, sa généralisation rendant alors toute opération impossible ou illusoire.

Dans les cas qui ne sont pas nettement franchés et où le diagnostic est embarrassant, il faut avoir recours à une méthode précise de renseignement, qui est la biopsie, c'est-à-

REVUE DE LA PRESSE CANADIENNE

Les excuses du juge Makins

Ce juge ontarien qui avait prononcé, de son fauteuil de magistrat, des paroles plus que désobligeantes pour les Canadiens-Français a adressé une lettre d'excuses au président de la Société de Saint-Jean-Baptiste de Cornwall. A ce sujet, Ch. G. écrit, au DROIT:

Il faut se tenir debout devant nos concitoyens de langue anglaise, quelque poste qu'ils occupent, quelles que soient leurs intentions. Ce n'est qu'à ce compte que nous attirerons leur attention et leur respect, que nous serons à leurs yeux autre chose qu'une quantité négligeable et méprisable. Le plus tôt nous serons convaincus de cette vérité élémentaire, mais trop méconnue, le plus vite nous obtiendrons cette considération et cette sympathie qu'en vain nous attendons encore de plusieurs milieux. (...)

M. Makins a fait des excuses qui l'honorent et qui ont été acceptées. Nous pouvons même prédire qu'on ne le prendra plus à tenir les propos qu'on lui a reprochés.

Une dernière remarque: M. Makins est une des nominations récentes du gouvernement fédéral à la Cour Supérieure d'Ontario, une des neuf ou dix qui ont été faites au cours des dernières deux années, alors que les Franco-Ontariens, par la voix de leur organe et de leurs associations, réclamaient à grands cris la nomination d'un des leurs à un poste de la haute magistrature. Si le gouvernement fédéral avait été plus bienveillant, nous n'aurions pas aujourd'hui à discuter des propos qui tout excusés qu'ils soient, n'en sont pas moins dommageables à la bonne entente et à l'harmonie.

Dans sa lettre, dont le DROIT a reproduit le texte, le juge prétend n'avoir pas eu d'intentions malveillantes et soutient qu'il ne voulait pas donner une portée générale aux paroles qu'il a prononcées. Celles-ci, affirme-t-il, s'adressaient au seul témoin. C'est évident dans la phrase où il menace le témoin de l'envoyer en prison pour le forcer à s'exprimer en anglais; ce n'est beaucoup moins quand il dit: «Je ne donnerais pas le droit de vote à un homme qui ne parle pas l'anglais.» Cela ne s'applique pas au seul témoin et la lettre d'excuses du juge Makins ne revient pas sur cette phrase.

D'autre part le juge Makins prétend qu'il était convaincu que le témoin menacé de prison pouvait s'exprimer en anglais; le juge aurait voulu le forcer à rendre son témoignage en anglais pour éviter à la cour les frais d'un interprète. On n'a pourtant pas l'habitude de léiner sur les frais de justice devant les tribunaux; et même s'il sait l'anglais, un témoin a le droit de rendre un témoignage en français devant un tribunal canadien; le juge Makins le reconnaît dans sa lettre d'excuses. Alors de quel droit menaçait-il le témoin de l'envoyer en prison pour le forcer à s'exprimer en anglais?

Le juge a fait des excuses. Acceptons-les. Mais faisons-lui bien savoir que nous ne sommes pas dupes de son attitude: sa lettre est incomplète et boiteuse; elle pue la mauvaise foi, ce qui est bien peu honorable de la part d'un juge.

Colonisation

Tous les quotidiens consacrent de longs articles de rédaction au congrès de la colonisation et couvrent des pages entières de textes de discours et d'informations à ce sujet. La plupart des articles commentent favorablement le «plan Vautrin» (ne pas confondre avec le «plan Vaudrin» qui est jadis le type de ne pas jongler avec les «t» et les «d»). Voici à ce sujet quelques extraits de presse. Pour les commentaires, je renvoie à l'article de notre directeur. Je prends au hasard.

De l'ÉVÉNEMENT: L'hon. M. Vautrin a présenté hier au congrès de colonisation un plan si clair et si complet que nous pouvons dire sans plus de détour que jamais un aussi noble effort n'a été proposé pour le retour à la terre et l'avenir économique de notre race. La prospérité de l'Agriculture est essentielle à notre conservation. Les colons d'aujourd'hui sont les agriculteurs de demain et il faut leur fournir les moyens de réussir. Tout cela est dans le programme que le ministre de la Colonisation a tracé.

De la PRESSE: Dans l'exposé de son vaste projet M. Vautrin, ministre de la Colonisation, a, comme nous le disons plus haut, amplifié considérablement le programme jusqu'ici suivi dans le but de remédier au chômage, dans les villes surpeuplées et dans les campagnes où des milliers de jeunes cultivateurs, financièrement incapables de s'établir dans les vieilles paroisses, sont aussi condamnés à désertement et incités malgré eux à désertir la terre.

De la PATRIE: Le plan conçu par l'hon. M. Vautrin et qu'il a offert à l'étude du congrès, est de vaste envergure et conçu avec une remarquable vision des difficultés inhérentes à l'entreprise. Dans ses grandes lignes, nous n'hésitons pas à dire qu'il se recommande hautement. Il assure à ceux qui voudront s'établir sur des terres nouvelles l'aide matérielle et la sollicitude constante de l'État. Les colons seront de toute manière utiles aidés et soutenus dans toute

dire le prélèvement d'un fragment de la tumeur suspecte et son examen au microscope. Cette méthode rendra de réels services dans les cas où le cancer siège à la peau, à la langue, à l'utérus ou au rectum, bref dans tous les endroits facilement accessibles, et ceci d'autant plus que ces tumeurs de la surface pourront pleinement bénéficier des applications locales de radium, que l'on doit alors préférer au traitement chirurgical. Et même lorsque le cancer ne peut être enlevé, parce qu'il siège dans un organe important et que son ablation entraînerait des délabements trop considérables, certaines interventions sanglantes sont cependant à conseiller, car elles peuvent soulager les malades et leur assurer une survie notable (jusqu'à deux ou trois ans), ce qui leur permet de mettre ordre à leurs affaires, tant spirituelles que temporelles, et de leur accorder une fin paisible.

Docteur G.-A. SEGUIN

la mesure nécessaire au succès de leur établissement, et jusqu'à ce que le sol qu'ils auront converti à la culture produise assez pour leur subsistance et celle de leur famille. Et, quoique le gouvernement se charge virtuellement de tous les frais de l'établissement, lorsque le colon aura atteint une condition d'indépendance, le gouvernement ne lui réclamera rien sous forme de remboursement. La colonisation ne saurait être rendue plus invitante à tous ceux au bénéfice de qui ce plan a été conçu, aux fils de cultivateurs en tout premier lieu, à la jeunesse rurale en général, aux déracinés du sol qui en ce moment, dans nos villes, vivent dans une condition de complète indigence avec l'appoint de secours publics.

La PATRIE ajoute cependant que ce plan de colonisation comporte de terribles aléas.

La TRIBUNE défend le gouvernement de l'acquisition de politiques portées contre lui à propos du congrès de la colonisation.

Celui-là s'est follement trompé quand il a dit que le congrès de colonisation qui commence aujourd'hui n'était qu'une «manœuvre électorale». La politique, ce n'est pas le vote, non point en plein soleil. Et puis, croit-on que si le ministre de la Colonisation et ses collègues du cabinet Taschereau eussent eu le dessein de tromper quelqu'un ou seulement le dessein de jeter de la poudre aux yeux du public, ils eussent invité le chef de l'opposition et ses partisans, et d'autres adversaires encore, à se rendre au congrès et à deviser avec eux des moyens à prendre pour arrêter la désertion du sol aussi bien que des moyens à prendre pour peupler certaines régions neuves de cette province qui n'attendent que des bras vigoureux de quelques milliers de vaillants colons pour produire généreusement?

Le DEVOIR ne s'occupe que du discours du cardinal Villeneuve dont il éprouve les vues sans réserve. L'ILLUSTRATION ne se prononce pas tout de suite, mais elle prend acte de la déclaration de M. Taschereau qui prétend mettre la colonisation au-dessus de la politique. L'ILLUSTRATION laisse percer son scepticisme.

La mort de Franc-Nohain

Elle a causé une vive stupeur dans les salles de rédaction de Montréal où il avait laissé un souvenir durable. Survenue au moment où tous nos journaux reproduisaient à pleines colonnes ses articles de l'ECHO DE PARIS sur le Canada, elle causera une vive impression même dans le public qui, n'ayant pas été comme nous à même de faire sa connaissance, aura commencé à estimer cet excellent journaliste à la suite des articles si vivants et si intéressants qu'il auront révélés à plus d'un.

Au DEVOIR, le centripète Paul Anger consacré à Franc-Nohain un article où il est surtout question de la courte visite que le journaliste français a rendue à cette boîte.

Un bout de dépêche nous apprend à l'instar la mort de Franc-Nohain; et nous en avons beaucoup de peine. Il était, semble-t-il, le lien le plus aimable entre la déléation française aux fêtes de Jacques Cartier et nous.

Il a posé sur les choses canadiennes un regard indulgent et fin et dans ses chroniques de voyage de l'Echo de Paris, que je n'ai lues encore qu'en diagonale, s'avère son art subtil; tout y est, tout y est dit mais les défauts ne servent que de rebuts à ses qualités. C'est adroitement composé, à l'imitation de ses bons journalistes qui tallent une pierre précieuse sans perdre une parcelle de son poids.

Le reste de l'article ne porte que sur le DEVOIR qui se sert de Franc-Nohain pour se faire de la réclame.

La PRESSE parle davantage du défunt:

Cette triste nouvelle affectera profondément les nombreux amis que notre distingué confrère s'était faits tout le long de son voyage, particulièrement en notre province où il paraissait se trouver si à l'aise, au milieu d'une autre famille française, comme il avait l'amabilité de le dire. (...)

Sa conception du journal français, celle dont il s'inspirait à la direction littéraire de l'Echo, M. Franc-Nohain l'avait exposé au congrès de presse de Québec: il était partisan de la nouvelle bien tournée, racontée simplement mais avec élégance, comme l'on fait dans un salon de bonne compagnie, comme le faisait notre confrère lui-même dans ces entretiens familiers où il donnait libre cours à sa verve et qui étaient si intéressants, à cause des aperçus originaux, justes, pleins de bon sens.

Nous devinons quelques-unes de ces qualités de M. Franc-Nohain par ses livres assez répandus et bien connus chez nous avant sa visite.

C'est une belle figure du journalisme parisien et de la littérature française qui disparaît. Franc-Nohain, catholique notoire, n'était pas cependant le saint triste que sont nos catholiques militants.

Un témoignage

Seuls les adolescents et les «p'tits vieux» vicieux qui se pâmaient à l'ancien Galtie se désoleraient de ne plus voir au cinéma certains étalages de mœurs décadentes qui alimentaient d'une façon trop générale l'industrie du film. Sans être prude, on ne pouvait voir qu'avec dégoût certains films américains. La campagne d'épuration qui se poursuit actuellement reçoit l'approbation de tous les gens qui ont une tête sur les épaules. Voici à ce sujet, recueilli par

Les Doukhobors du Canada

Les Doukhobors prétendent que l'habit ne fait pas le moine. Tout de même, en notre pays, on doit s'habiller, surtout l'hiver. On le fait de la façon la plus économique en achetant des vêtements de bonne qualité à des prix raisonnables. Suivez notre conseil et visitez l'établissement d'Emile Thisdale, 335 est, rue Sainte-Catherine, où vous trouverez toutes les nouveautés en fait de paletots, complets, chaussettes, sous-vêtements de laine, guêtres, etc.

L'ILLUSTRATION, un témoignage qui devrait porter parce qu'il ne s'embarrasse pas de considérations religieuses ou morales, mais se contente de montrer quelques résultats matériels dus au cinéma exploité comme il l'a été jusqu'ici.

Lord Halifax, autrefois Lord Irwin, ancien vice roi des Indes, disait récemment que ce qui nuit le plus au prestige occidental en Asie c'est le cinéma. Il citait le cas des Hindous, qu'il connaît bien. Aussi longtemps que la civilisation européenne ne leur était connue que par les administrateurs de carrière, par les officiers de métier, par les missionnaires et les écrivains, les artistes et les savants qu'ils voyaient, ils étaient, admiratif ou dont ils entendaient parler, les choses n'allaient pas trop mal et l'Hindou, à défaut d'amour, montrait tout de même du respect.

Mais depuis que le cinéma populaire a envahi l'Asie, depuis que les Orientaux voient les «Plumings Youths» et les «Lonesome Husbands» exhiber la mauvaise tenue de leurs sexualités, depuis que l'Oriental a été brutalement initié par le cinéma au dévergondage des Occidentaux, il a perdu le respect qu'il avait gardé.

Du seul point de vue pratique, du point de vue plus ample de la haute politique, Lord Halifax approuve la campagne lancée aux Etats-Unis et en Angleterre pour l'épuration du cinéma.

Comme j'ajoute notre confrère, cet argument est à la portée de tout le monde, et la personnalité de celui qui l'apporte lui donne une singulière autorité.

Georges LANGLOIS

«Vivre»

Chaque génération a produit nombre d'orateurs et d'écrivains qui ont travaillé, selon leur tempérament, pour la survie du français dans le Québec. La lignée de ces maîtres n'est pas à la veille de s'éteindre: VIVRE en est une preuve. Les rédacteurs de cette revue comptent parmi les jeunes d'aujourd'hui qui continueront leur descendance. Aussi reçoivent-ils de leurs aînés, même de ceux qui ne partagent pas toutes leurs idées, de sérieux encouragements. Mais les jeunes de VIVRE veulent surtout être entendus de ceux qui sont jeunes comme eux. Ils espèrent que tous les moins de vingt-cinq ans leur donneront leur appui. Le cahier d'octobre est en vente partout.

Depuis longtemps nicks est reconnu pour ses travaux soignés d'impression. Il est même spécialisé dans les faire-part. (Sobaud-Tilman et prix sur demande. 1210, Square Phillips, Tél. LA 2121. (r-c)

Reinhard à Hollywood

Exilé d'Allemagne, le grand Max Reinhard est parti pour Hollywood où il met actuellement en scène le Songe d'une nuit d'été, avec Norma Shearer.

La Brasserie Dow
présente
le plus pétillant des
PROGRAMMES
PAR RADIO

"CROYEZ-LE OU NON"
de RYBRY

Croyez-vous qu'un aveuglé sans bras puisse lire avec sa langue — que Lindberg ait été le 67ème aviateur à traverser l'Atlantique — qu'un homme se soit assis sur un lit de clous pendant 18 ans — Croyez-le ou non... c'est véritable! Synthesizez votre récepteur pour écouter des faits et histoires.

C.K.A.C
7.15 à 7.30 P.M.
Tous les mardis, jeudis, samedis

Avec les hommages de
Le Bière **Dow** Old Stock

«Travaillons pour le maintien de nos institutions»

(Sir Georges-Etienne Cartier)

Fondée en 1902, La Sauvegarde est née d'une idée: la survie de notre nationalité. Les efforts de notre organisation religieuse, éducationnelle et politique doivent être appuyés par ceux de notre organisation économique; il faut que nos épargnes servent au développement et au maintien de nos propres institutions.

La Sauvegarde

Compagnie d'assurance sur la vie
Montréal

NOS INSTITUTIONS FINANCIÈRES

Une découverte moderne

Autrefois chacun conservait ses économies chez lui; quand survenait un malheur, il puisait dans cette réserve. C'était l'époque du «bas de laine», où le père de famille déposait les gros sous, et cette expression est consacrée en France pour désigner le fruit de longues économies, non sans mérites certes, mais improductives.

Le développement du commerce de l'argent a entraîné la transformation de l'épargne traditionnelle. La banque, autre qu'elle offrait un lieu de dépôt sûr à ses clients, payait un intérêt. Les gouvernements constatèrent vite les avantages du nouveau système et encouragèrent la fondation de banques nombreuses. Peu à peu la législation bancaire s'éleva et se perfectionna, et l'on peut dire qu'aujourd'hui, dans notre pays surtout, les banquiers sont les dépositaires les plus sûrs de l'argent que, d'un autre côté, ils font fructifier dans l'intérêt général.

Au XIXe siècle, les progrès du commerce et de l'industrie, les transformations que le machinisme fit subir à l'activité économique eurent pour conséquence une meilleure utilisation de l'épargne et du crédit. Les sociétés par actions se sont multipliées, et il faut attribuer en grande partie à cette innovation dans le domaine économique le niveau élevé du confort moderne. Supprimer les sociétés par actions, la Bourse, les banques, ce serait reculer de plusieurs siècles dans l'histoire économique. Afin de faciliter les opérations financières, les gouvernements ont permis la constitution de sociétés de crédit, de placement, de fiducie, etc. Des hommes d'affaires avisés dirigent ces sociétés, et l'intérêt leur commande de faire le meilleur emploi possible de l'argent qui leur est confié. L'Etat a d'ailleurs élaboré une sévère législation pour la surveillance des établissements de crédit.

Les sommes déposées dans les banques, confiées à des sociétés de gestion, versées à des sociétés d'assurance, d'improductives qu'elles seraient dans le «bas de laine», deviennent une source de richesses et de bien-être pour tous, sans que leurs propriétaires souffrent dans leurs intérêts légitimes. Au contraire, ces propriétaires retiennent des bénéfices de ces placements; c'est la grande découverte de l'économie moderne d'avoir trouvé le moyen de faire fructifier l'épargne pour l'épargnant de manière qu'en même temps tout le monde en tire parti.



La Société des Artisans Canadiens-Français
— FONDÉE EN 1876 —
Vic. Accident, Maladie, Invalidité, Rentes Viagères
Société d'assurance mutuelle astreinte aux mêmes obligations légales de sécurité que les compagnies commerciales. Tous les profits réalisés vont directement aux assurés eux-mêmes.
Réserve: \$14,500,000 - Bénéfices payés depuis la fondation: \$20,000,000
Siège social: 924-930, rue Saint-Denis MONTREAL

Trust General du Canada
Capital versé: \$1,500,000
112 ouest, rue Saint-Jacques MONTREAL 71, rue Saint-Pierre QUEBEC

Société d'Administration et de Fiducie
FONDÉE EN 1902
Administration de successions
Garde et gestion de portefeuilles
Assurance contre le feu et le vol
VOUTES de SURETÉ
Siège social: MONTREAL
Immeuble du Crédit Foncier Franco-Canadien
5 est, rue Saint-Jacques
AGENCES
Québec — Winnipeg — Regina — Edmonton — Vancouver
HON. RODOLPHE LEMIEUX Président J.-THEO. LECLEIRO Directeur Général

SOCIÉTÉ NATIONALE DE FIDUCIE
55, S.-JACQUES O. MONTREAL H-Arbour 3291

A LOUER
dans
L'IMMEUBLE AMHERST
Local avantageux dans un quartier canadien-français
Bureaux bien éclairés, très propres, situés dans un centre d'affaires.
POUR TOUTS RENSEIGNEMENTS, VOIR
M. F. Brunot, ch. 601, 1010 est, rue Sainte-Catherine

LA PENSÉE ÉTRANGÈRE

L'énigme canadienne

Tradition française — Politique anglaise
Ambiance américaine

(Du FIGARO des 26 et 28 septembre)

IV

Le bon accueil de l'habitant

Mais l'habitant vous a aperçu dans sa cour. Il vient la main tendue car il a reconnu votre cicerone. A peine celui-ci a-t-il dit que vous êtes, et Français de France, qu'aussitôt il envoie son petit-fils traînant derrière lui prévenir « la maman » ; et il commence à vous montrer ses champs, ses étalles, sa grange, son poulailler, le rucher, le jardin, à pas lents, avec des sourires satisfaits aux bons endroits. Toute la famille est accourue autour de vous avec des bras radieux, et c'est au milieu d'une petite troupe de tout âge que vous grimpez le petit escalier qui vous mène à la cuisine, salle commune où l'on se tient complètement tout l'hiver, d'où vous passez au salon meublé comme celui d'une famille de petits bourgeois français et luisant de propreté. Sur le salon ouvrent d'ordinaire les chambres à coucher, assez exigües car on n'y entre que pour dormir. Partout le chauffage central, l'électricité, le téléphone, l'appareil de T. S. F. ronronnant en sourdine. Ce niveau d'existence ne fait penser aux paysans de Hollande et de certains cantons suisses.

Mais on s'est emparé de vous et, avec un empressement touchant, on ne vous fera grâce de rien, de la cave et de la glacière au grenier; on vous montrera les multiples bocaux où gisent en attendant les longs mois du dur hiver canadien des conserves de ménage: tomates, concombres, fèves, régimes de maïs, oignons blancs, confitures, marmelades de toutes sortes, œuvres des jeunes filles; on sortira pour vous des pâtisseries rustiques et le sirop d'érable et le « vin » de cerise ou de cassis, et dans une atmosphère de joie simple et sincère, on boira à votre santé, à la France, à votre retour au Canada. Vous êtes de la famille: un cousin retrouvé.

On s'inquiétera fort de savoir si vous trouvez le pays aussi beau que le vôtre et la terre aussi bonne qu'en France, et si vous n'avez pas de peine à comprendre le langage de vos hôtes.

Des chansons de la vieille France

Si vous insistez bien, garçon ou fille vous chantera une chanson de la vieille France, comme l'*Alouette*, *A la claire fontaine*, *Marborough s'en va-t-en guerre*, *Faut n'avoir du plaisir, faut n'avoir d'agrément*, ou tant d'autres aujourd'hui oubliées chez nous, et dont le Canada est le plus précieux conservatoire puisque le Musée national d'Ottawa en conserve 6.500 versions enregistrées sur ses disques et qu'un seul chanteur de la Gaspésie en sait plus de 350.

Il vous semble entendre la voix, le rythme et l'accent de ces gars et filles de notre France de l'Ouest, quand ils reviennent le soir, bras dessus bras dessous, des batteries, des notes ou des veillées, éveillant au loin l'écho des campagnes françaises comme ceux-ci éveillent celui des rives du Saint-Laurent, à 6.000 kilomètres de distance. Jusqu'à cette alternance des voix masculines et féminines et à ce long cri de tête: « You ! » prolongé dans la nuit, que l'on retrouve ici comme au pays breton ou poitevin.

En écoutant à la T.S.F. les paroles de...

Et maintenant l'on vous conte que tous les soirs depuis l'arrivée de la mission française, la famille entière, grands et petits, se groupe au salon pour entendre la T.S.F. redire les paroles de nos envoyés et que les fêtes de Gaspé — « On avait cru y être, monsieur; on entendait même le bruit des fusées qui éclataient en l'air ! » — ont fait pleurer tout le monde. « Et vous pouvez m'en croire: il en était de même dans toutes les maisons canadiennes. Ah ! quel bien ça nous a fait. Nous qui pensions que vous nous aviez un peu oubliés depuis le temps ! C'est bon tout de même, n'est-ce pas, de se retrouver entre soi ! » — « Ah ! monsieur, dit un autre, à c't'heure, après avoir entendu not' minist, on est core ben plus fier d'êtr' Français. Moi, j' suis originaire, à ce qu'on m'a dit, des environs d'Angoulême et la famille de ma femme de Bretagne. Y a-t-y pas par là un pays qui s'appelle Carentoir ? » — « Moi, mon ancêtre était Normand, du côté de Rouen. Il eut dix-huit enfants et comme on a continué, vous pensez si la famille est grande à c't'heure. Ma mère, elle, a perdu les origines des siens. C'est ce qui arrive pour beaucoup d'habitants » qui ignorent d'où qu'ils sont venus car ça remonte à des deux ou trois cents ans des fois, et vous savez on n'a pas beaucoup le temps de s'occuper de ça dans les « rangs ». On n'est pas des marquis ou des ducs. Mais c'est pas tout ça; je bavarde là. Venez donc voter not' dernier qui n'a que trois jours. C'est le quatrième de mon fils: un par an et ça fait mon trente-huitième petit-enfant. C'est pas core beaucoup, mais je n'ai que 53 ans. Comme y a déjà six gars et cinq filles de mariés, j'ai ben le temps d'arriver au nombre de mon défunt père qu'avait eu 105 petits-enfants.

En famille

Et l'on vous entraîne au premier, où la jeune mère étendue me reçoit sans fausse honte avec un doux sourire vers le berceau où dort le petit dernier, baptisé Nolasque. La chambre est pleine de parents qui s'affairent et que la venue du « cousin » français met en joie. Le jeune papa, qui vient juste de rentrer ses chevaux et n'a pas pris le temps de passer une veste, donne un baiser à sa

femme et me montrant le poupon: « Chez nous, monsieur, il n'y a jamais trop d'enfants. La terre ne manque pas au Canada et les bras sont la richesse de l'habitant. Voyez-vous tout le monde se plaint de la crise. Bien sûr, les temps sont plus durs qu'après la guerre et on se vend bien mal; mais à la campagne on ne dépend de personne quand on est sur son bien et qu'on travaille entre soi. Le tout, c'est de bien s'entendre. Après ça, on est toujours assuré de manger trois fois par jour. On peut toujours attendre et voir venir. C'est pas comme l'ouvrier des villes qui crève de faim ou vit de charité quand son usine ferme. Ah ! monsieur, ce qu'il y en a qui regrette maintenant d'être parti ! »

Voilà ce qui frappe le plus le Français frais arrivé de la soucieuse Europe et qui tombe tout d'un coup au milieu de cette scène familiale qui n'est pas une exception, mais une moyenne au Canada français: la sérénité joyeuse et optimiste en face des problèmes de l'existence. Race saine, consciente de ses devoirs, courageuse à les remplir et contente de son sort parce qu'elle ne demande à la vie que ce qu'elle peut normalement donner et que ses espérances dernières sont ailleurs. Race heureuse, parce qu'elle se développe dans l'ordre de la création.

Fécondité

La fécondité de ces fortes familles canadiennes est presque légendaire. Vingt enfants et plus, nés d'une même mère, ne sont pas très rares. L'un de mes aimables guides dans la campagne canadienne a vingt frères et sœurs. Le précédent maire de Québec a eu dix-neuf enfants. La presse a fait connaître au monde entier le cas vraiment fabuleux de cette jeune mère canadienne française de l'Ontario qui accoucha, trois mois environ, de cinq enfants, tous encore vivants, ce qui n'avait jamais été vu, paraît-il.

Cette fécondité s'explique par diverses raisons. D'abord, évidemment, la saine constitution d'une race élevée en plein air, vivant frugalement dans un climat rude, mais tonique et non contaminée par l'alcoolisme et la syphilis.

Les fortes disciplines de la morale religieuse soutiennent les jeunes époux et leur font envisager comme un devoir la création d'une famille et comme une bénédiction divine le grand nombre des enfants.

Enfin, pour favoriser l'effet de toutes ces causes, intervient la facilité de trouver pour les enfants un « établissement » dans cet immense Canada, seize fois plus grand que la France, et où tant de terres attendent les bras du défricheur.

La famille nombreuse essaime et fait tache d'huile. Avant d'aller au loin, elle commence par absorber tout ce qui est à prendre dans son voisinage. Une fois accrochée quelque part, soyez tranquille, elle ne lâchera plus.

L'amour de la terre

C'est ainsi qu'elle évince peu à peu les Anglo-Saxons des districts où elle s'introduit. L'Anglais est un spéculateur et un particulariste. Il veut faire une affaire et vivre largement. Il lui faut donc une exploitation d'une certaine importance et isolée. Il répugne à la conquête tenace et laborieuse d'une situation médiocre. Il n'aime pas la terre pour elle-même et d'un amour définitif; mais, en la rendant fertile, il entend créer une valeur négociable. Le jour où un Canadien français lui en offre un prix intéressant, il la cède et ses voisins anglais s'empressent d'en faire autant, à la première occasion, pour ne pas avoir ce voisinage et profiter d'une aubaine analogue. Ils vont plus loin recommencer la même spéculation ou vivre à la ville dans quelque affaire ou profession libérale.

L'émigration

La plupart des Canadiens éclairés déplorent aujourd'hui qu'on n'ait pas eu, dans le demi-siècle qui vient de s'écouler, une politique de l'émigration pour l'élément paysan québécois désireux de trouver un établissement hors de sa province.

Attirés par le mirage des hauts salaires industriels, un million et demi de Canadiens français sont allés peupler les régions frontalières des Etats-Unis, où leurs groupements, perdus comme des îlots dans la mer anglo-saxonne, privés d'écoles françaises, souvent de clergé parlant leur langue, risquent, au bout de deux ou trois générations, d'être submergés malgré l'énergie avec laquelle, comme ceux de la vallée du Mississippi, ils manifestent « cette aptitude à durer qui est une vertu essentielle de la race française ».

On estime que si, dans la seconde moitié de XIX^e siècle, on avait, dans le Québec, canalisé méthodiquement et officiellement le courant d'émigration vers les provinces de l'Ouest, celles-ci seraient aujourd'hui en majorité françaises, ou, au moins, l'élément français y aurait une minorité tellement importante qu'on ne pourrait même pas songer à lui refuser, comme on le fait encore, le droit à l'école française.

Aujourd'hui, dans les provinces de l'Ouest où plane encore le mystère du Canada futur, l'immigrant anglo-saxon ou nordique promptement américanisé précède, le paysan canadien suit, lentement mais profondément. Il dure et progresse, alors que l'autre subit le déchet de tout ce qui n'était en lui que spéculation et goût d'aventure.

Voilà l'image de tout le problème racial en ce continent nord-américain.

Roger GRAND,
professeur à l'École des Chartes.

Le trouble espagnol

(De la GAZETTE DE LAUSANNE du 29 septembre)

Il était peut-être dans la nature des choses que l'Espagne se mit en république, mais nous n'avons pas caché, quand la révolution éclata, les difficultés de toute sorte qui en résulteraient. L'Espagne a joué jadis dans le monde un très grand rôle, un rôle glorieux, mais c'était à une époque où la démocratie n'existait pas encore. Et l'on est en droit de se demander aujourd'hui plus que jamais, après deux ans d'expériences, si l'Espagne telle que son histoire l'a façonnée est capable de s'adapter à la démocratie. L'entreprise est pleine de difficultés. Le Portugal, son voisin, a fait sa révolution populaire en 1910, et puis, au sortir de toute sorte de vicissitudes, s'est réfugié dans la dictature qui semble bien lui réussir. L'Espagne va peut-être au-devant d'un destin semblable. A vrai dire, le fascisme du général Primo de Rivera n'eût d'autre effet que de précipiter la chute de la monarchie, mais l'homme qui pourrait devenir le dictateur de demain, M. Gil Robles, chef de l'Action populaire, passe pour être mieux préparé à la lourde tâche qu'il envisage. En attendant, l'Espagne républicaine continue de vivre dans une extrême confusion comme en témoignent les nouvelles qui nous parviennent de ce pays.

Le fait grave le plus récent, c'est la découverte d'un « complot des gauches » dirigé contre le gouvernement actuel, le gouvernement de M. Samper, jugé trop lent à réaliser les réformes promises. Parlant aux représentants des journaux étrangers fixés à Madrid, le ministre espagnol de l'Intérieur ne leur a pas caché l'importance de ce mouvement. Et il a noté, semble-t-il, avec une amertume concevable « que, cette fois, les socialistes ont joué leur rôle dans la rébellion ». Jusqu'à présent, les gouvernements qui se sont succédés à la tête du pays depuis l'éclosion d'Alphonse XIII n'avaient affaire qu'à l'hostilité des « extrémistes », c'est-à-dire des syndicalistes révolutionnaires, des communistes, des anarchistes, nombreux surtout dans le Sud. Quant aux socialistes, ils continuaient à soutenir la république des Lerroux et des Samper. On comprend que le ministre espagnol de l'Intérieur s'afflige de la complicité des socialistes avec les révolutionnaires d'extrême-gauche.

Le mouvement insurrectionnel était préparé de longue date. On a découvert d'énormes dépôts d'armes et de munitions dans les lieux les plus inattendus et jusque dans les caves de certains hommes politiques. Les hostilités devaient éclater simultanément à Madrid et dans toute la péninsule. On devait faire sauter les principaux ministères de la capitale et les palais où siègent, dans les chefs-lieux des provinces, les autorités municipales. L'état d'alarme a été aussitôt proclamé et tout permet d'espérer que l'Espagne évitera la guerre civile, mais M. Samper devra montrer une implacable énergie s'il veut dompter la rébellion qui couve un peu partout sous toute sorte de formes. L'état d'alarme est la phase qui succède à l'état de prévention. Il intervient quand le maintien de l'ordre public exige des mesures extraordinaires. Il est souvent suivi de l'état de siège. Sous l'état d'alarme, le pouvoir reste aux mains des autorités civiles, mais la censure peut être décrétée et les garanties constitutionnelles peuvent être suspendues d'un moment à l'autre. On souhaite que M. Samper réussisse à rétablir le calme et l'ordre sans se voir obligé de recourir à des mesures plus graves.

L'Espagne a tant de problèmes à résoudre ! Le régionalisme catalan et le régionalisme basque continuent de s'insurger contre l'autorité centrale. On pouvait dire « l'Espagne » quand la dynastie maintenait une certaine unité. La république trouvera devant elle et de plus en plus des Espagnes. Divisée par la lutte des partis, l'Espagne risque de se voir déchirée en outre par les particularismes provinciaux. Brochant sur le tout, les conflits ouvriers, exaspérés par la crise, se multiplient. Il y a 500.000 chômeurs et les ouvriers qui travaillent sont si pauvrement rétribués que des grèves meurtrières éclatent un peu partout. Les

paysans à qui l'on avait promis des terres et un outillage s'irritent de n'avoir pas encore reçu satisfaction. D'autre part, le problème de l'enseignement et celui des rapports de l'Eglise et de l'Etat attendent toujours d'être réglés. Est-il réservé à un « homme à poigne » de remédier à une situation si médiocre et dont le récent « complot des gauches », heureusement manqué, a révélé la gravité croissante ? M. Gil Robles doit avoir déclaré qu'il ne craignait pas une dissolution des Cortès. Au contraire: « Je reviendrai au Parlement, aurait-il dit, avec quarante partisans. » Quoi qu'il en soit, ce socialisme et ce radicalisme espagnols dont on nous annonçait au moment où fut proclamée la république, qu'ils étonneraient l'Europe par leur capacité constructive ont singulièrement déçu les espoirs des amis du peuple espagnol. Il semble bien qu'autre chose se prépare.

Maurice MURET

L'imprimerie de la Presse exécute les travaux les plus difficiles. Demandez nos prix. Tél.: LA 3121. (r)

Une déclaration des époux Joliot-Curie sur le radium synthétique

Des journaux anglais ayant annoncé que M. et Mme Joliot-Curie, qui passent leurs vacances près de Paimpol, avaient trouvé la formule du radium synthétique, ceux-ci ont fait la déclaration suivante: — Ce que nous avons trouvé, c'est la possibilité de créer des éléments radioactifs nouveaux en irradiant des éléments inactifs à l'aide de rayons alpha. Cependant, la proportion d'atomes ainsi transformés est trop faible pour que des applications pratiques de la méthode puissent être envisagées. La transmutation par tubes de neutrons et de protons peut donner plus de résultats, mais nous ne possédons pas encore en France d'appareils permettant de la réaliser. Tentée en Angleterre et en Amérique, l'expérience a pu aboutir.

M. et Mme Joliot-Curie, qui quitteront dans quelques jours la Bretagne, reprendront, dès leur retour à Paris, leurs travaux sur les éléments radioactifs nouveaux. Ces travaux ont, au reste, été signalés en février dernier par les « Annales de l'Académie des sciences ».



UNE SESSION DE LA COUR DU RAO DU ROI... BUREAU DU SHÉRIF.

Vous vous libérerez des maux causés par les fermentations de l'estomac... CHEZ WOODHOUSE

CHEZ WOODHOUSE Au rayon des meubles

Mobilier Chesterfield recouvert de tapisserie brune... Au rayon des fourrures

Manteaux de rat musqué; modèles variés des plus élégants... Vêtements pour hommes

Pardessus d'étoffes anglaises, modèles variés; teinte grise, brune ou bleue, au choix. Prix courant: \$29.50

La Bibliothèque sino-internationale

(Du JOURNAL DE GENÈVE)

Dimanche 23 septembre, dans l'après-midi, un certain nombre de privilégiés ont eu le réel plaisir de visiter les nouvelles installations de cette magnifique bibliothèque, à Genève.

Dans l'ancien château de Montalgré, dont les abords ont conservé leurs beaux ombrages, les locaux ont été aménagés pour contenir les rarissimes collections de généreux donateurs mises à la disposition de tous ceux qui s'intéressent aux rapports de la civilisation chinoise avec l'occidentale.

Reçus à l'entrée par M. le Dr Hu, le distingué fondateur et directeur de l'institution, les visiteurs parcoururent les tables abritant 200.000 cahiers chinois et 10.000 livres européens. Partout le confort pratique, l'accès facile à des richesses uniques en Europe, l'obligeante entremise de lettrés prêts à toutes les démarches pour renseigner les consultants.

L'opuscule édité à l'occasion de l'inauguration nous apprend les raisons qui ont motivé l'installation sur la rive de notre lac:

« D'abord on songeait aux grandes capitales et Genève n'était envisagée que comme l'une des places où l'on désirait établir un bureau de la Ligue de culture chinoise en formation. Cependant, cette ville réunit des avantages si multiples et si évidents que le choix devait nécessairement tomber sur elle; située dans une position centrale, qui permet de l'atteindre rapidement et commodément de tous les points importants de l'Europe, neutre au point de vue politique, elle s'enorgueillit à juste titre de sa tradition d'activité intellectuelle, qui ne cesse de se déployer de nos jours; elle ne se contente pas de la S.D.N. et du B.I.T., mais de nombreuses autres institutions internationales et le lieu de rencontre des esprits les plus éminents... »

Si vastes que soient les locaux actuels, le comité d'administration prévoit cependant un agrandissement futur en raison de l'accroissement constant des collections; il se propose de louer un jour ses trésors dans une maison d'ancien style chinois, construite à cet usage.

L'Institut aspire à la possession complète de la littérature chinoise moderne. Les grandes maisons d'édition de Chine lui envoient, à titre gracieux, un exemplaire de toute publication nouvelle; de riches particuliers lui adressent des livres anciens, des estampes et même des objets destinés à l'ornementation des salles.

La visite des bibliothèques réserve des surprises aux amateurs. Le théâtre chinois, la musique sont représentés par d'anciens ouvrages datant d'avant J. C. et des collections modernes. Les sciences exactes, les sciences naturelles, la vie économique, la littérature et la philosophie occupent d'immenses rayons où tout est classé avec un soin minutieux.

Parmi les pièces de choix, citons des chefs-d'œuvre de calligraphie comme la reproduction de l'inscription de Kiang Yin; une collection sigillographique rassemblant des sceaux depuis le temps des Soung (vers 1700 avant J. C.) jusqu'en 1367 de notre ère; l'Encyclopédie rédigée en 1725 sur l'ordre de l'empereur Yung-tsen, qui en écrivit lui-même la préface; cet immense ouvrage comporte 6.000 volumes placés dans douze armoires ornées de sculptures et d'un bois spécial, le Nai-moh, qui est parfumé.

Il y a des ouvrages sur l'Art de la porcelaine sur papier de soie avec des illustrations en couleurs, un traité d'architecture d'une valeur incalculable, des reproductions de paysages peints sur pierre avec poésies explicatives, des œuvres d'art ancien et même une machine à écrire, moderne celle-là, mais remarquable. Elle peut taper cinq mille signes et c'est une curiosité que de voir le système mécanique saisir le caractère indiqué sur un canevas pour en frapper le papier. Plus loin, l'ouvrage célèbre de Marco-Polo: *Il Millions*, l'édition complète par Luigi Foscolo Benedetto, imprimée en 1928. Et nous négligeons une quantité d'autres pièces de valeur.

La Bibliothèque sino-internationale est appelée à jouer un rôle insigne dans notre cité. Elle nous apporte des trésors inestimables, nous offre ses richesses sans compter et servira de lien entre deux grandes civilisations, dont la cadette, l'euro-péenne, a encore beaucoup à apprendre de son aînée.

Alphonse BERNOUD

N. de la R. — Il existe une bibliothèque chinoise presque aussi riche que celle-là, paraît-il (car sur ce point nous ne saurions rien affirmer de science personnelle, notre ignorance du chinois étant quelque chose d'abysmal). Elle est la propriété de l'Université McGill et non, comme on pourrait le croire, de quelque université où l'on apprend le chinois à son insu, de professeurs (il y en a) qui ne savent ni le français ni l'anglais. — OI. A.

Messieurs! Aujourd'hui, chez DUPUIS, la meilleure occasion d'acheter vos SOULIERS. Offre spéciale à \$3.95. Dupuis Frères MONTREAL

CARTES PROFESSIONNELLES HA. 5111-2 HECTOR MACKAY avocat Dooteur en droit (Paris) Immeuble «Stars» — 231, rue S.-Jacques

JEAN-MARIE NADEAU Avocat Diplômé de la faculté de droit de Paris Immeuble Trust & Loan 10 est, rue S.-Jacques

E.-R.-E. CHEVRIER, C.R., Député aux Communes Avocat Conseil (Ontario et Québec) Cours suprême, Cour de l'Echiquier 45, Ave RIDEAU OTTAWA

Les subventions à l'art

Périodiquement on voit poindre ici et là des projets de subventions municipales ou provinciales, ou parfois même fédérales, à des sociétés dites artistiques. Le dernier en date semble devoir se concrétiser, car on a mobilisé l'artillerie lourde, on a fait marcher des hommes politiques de toutes les couleurs, des hommes d'affaires généralement influents, des représentants de sociétés dites nationales, tous les journaux enfin. Il s'agit, tout le monde le sait maintenant, de réunir sous une même administration, mais non sous une même direction artistique, paraît-il, quatre sociétés ou institutions périllantes que les créanciers assiègent, que les déficits écrasent ou que la faillite guette. Il ne reste plus qu'à gagner M. Taschereau au projet de fusion partielle de ces organisations et c'est vers le gouvernement de la Province qu'on a pointé l'artillerie lourde dont je parlais tout à l'heure. Une première salve, la délégation de l'autre jour, a ébranlé le premier ministre qui a demandé à réfléchir et exigé un mémoire détaillé sur l'état financier des sociétés et institutions intéressées afin d'alimenter ses réflexions. Pendant que le premier ministre médite, que les uns s'agitent et que les autres attendent, me sera-t-il permis d'exprimer à mon tour quelques idées à ce sujet ?

L'aide de l'Etat à l'art est chose courante dans beaucoup de pays. Elle se pratique même dans notre pays et dans notre province. Il y a à la fois des subventions fédérales et provinciales. Il y a la nationalisation ou étatisation de certaines institutions, l'Etat devenant propriétaire, exploitant, directeur; il y a la subvention de l'Etat et il y a celle de la municipalité qui ne s'ajoutent pas toujours l'une à l'autre comme on voudrait que cela se fasse ici; il y a l'assistance de l'Etat sous forme d'exemption d'impôts; il y a la mise à la disposition de sociétés artistiques de salles ou autres locaux appartenant à l'Etat; il y a la subvention proprement dite qui n'est autre que le don annuel d'une somme qui doit aider les entreprises artistiques à « tenir le coup », celles-ci gardant la responsabilité de leur administration et supportant les déficits s'il s'en produit malgré la subvention.

Cette subvention peut aussi consister en une somme fixe, plus ou moins considérable, ou même simplement en une assurance que l'Etat, qui ne contribuerait pour rien au cas que l'entreprise bouclerait son budget, comblerait en tout ou en partie le déficit, s'il s'en produit. Il peut aussi arriver que l'Etat se contente de garantir un emprunt contracté par une société artistique. Ces diverses formes de subvention peuvent ensuite se combiner, l'avance de fonds ou de crédits pouvant s'ajouter à la garantie d'un emprunt, etc. Selon la forme de subvention, l'initiative et la responsabilité de l'Etat sont plus ou moins importantes et celles des particuliers plus ou moins réduites. Le prétexte aux subventions, c'est le déficit. Tant que les entreprises sont florissantes, on ne songe généralement pas à demander des subventions. On ne songe pas non plus à partager ses bénéfices avec l'Etat, mais on maugrée contre les impôts. Mais quand les entreprises deviennent déficitaires, on se tourne vers l'Etat et on lui demande de prendre sa part ou même la totalité du déficit. On y songe même avant que survienne le déficit, car il arrive que des sociétés artistiques se lancent dans des entreprises mégalomanes avec l'arrière-pensée de se jeter dans les bras de l'Etat lorsque l'affaire menacera de craquer. Alors on fera des campagnes sentimentales, on jouera les martyrs de l'art comme d'autres jouent les martyrs de la science, on plaidera la cause de l'art dans un pays qui n'y consacre pas assez d'argent, et l'Etat se laissera gagner par de toutes autres considérations: tout en se donnant l'air de se rendre aux arguments apportés par les solliciteurs, et de se soucier beaucoup

de l'art sous toutes ses formes, le gouvernement croira augmenter sa clientèle électorale, tant parmi ceux qui à des titres divers tourneront autour des entreprises subventionnées que parmi les créanciers de ces entreprises défilantes. Tout cela est assez étranger à l'art et personne n'est dupe, mais on se dit qu'en définitive l'art y gagne et que le pays a intérêt à encourager l'art et les artistes puisque l'utilité s'ajoute à l'agréable. Encore faut-il que ce que l'Etat encourage par des subventions soit vraiment de l'art, que l'argent du public consacré à cette fin ne soit pas une simple subvention au parasitisme ou au cabotinage. Je ne vise ici personne en particulier. Je ne parle que de l'idée et de la pratique de subvention en générale. Sujet sur lequel il y aurait encore beaucoup à dire mais sur lequel je ne veux pas m'éterniser. Restons-en là pour aujourd'hui. Je reviendrai sur la question lundi et aborderai le cas particulier des subventions que des personnes puissantes réclament actuellement à M. Taschereau pour quatre sociétés montréalaises d'amateurs.

Georges LANGLOIS

Pourquoi ne pas dîner au Queen's Hotel le dimanche soir ? Vous trouverez là cette atmosphère franchement canadienne-française que vous avez peut-être cherchée sans succès ailleurs. — Outre que vous y prendrez le succulent dîner que l'on y sert pour 90 sous, vous aurez le plaisir d'entendre l'excellente musique du trio composé de Maurice Ouderet, directeur.

Les ballets russes

L'impresario Louis Bourdon nous ramène cet automne les Ballets russes de Monte-Carlo, qui ont remporté un grand succès dans notre ville, le printemps dernier. Ils reviennent cette fois au Théâtre de Sa Majesté, où ils danseront les 29, 30 et 31 octobre. Voici ce qu'André Bowman écrivait de la danse russe, dans l'ORDRE du 27 avril:

« L'art chorégraphique slave nous réserve toujours des surprises. Si le ballet n'est pas une création spécifiquement russe (il est né, comme chacun sait, sur la scène italienne), il faut reconnaître qu'il est devenu une importante partie de cet art, déjà si vivant dans ses manifestations populaires. Les Russes l'ont porté à un degré de perfection qui n'a pas été dépassé, ni même atteint. Ils ont fait du ballet une institution quasi nationale, en raison de leurs aptitudes exceptionnelles qui s'illustrent admirablement dans les figures de groupes.

« Les qualités natives des Slaves nous ont valu des chanteurs et des danseurs hors pair, des ballets célèbres qui, même adaptés à une musique moderne et occidentale, restent bien supérieurs aux productions italiennes. C'est toujours un ravissement de contempler cette grâce vaporeuse, cette souplesse, cette harmonie que l'on retrouve dans des troupes de la valeur de celles que dirigent les Daghileff, les Balieff, ou encore de la valeur du Ballet de Monte-Carlo. L'incomparable sens artistique du Russe se donne libre cours et se traduit par des interprétations hardies, vivantes, par une exécution impeccable, un souci du détail, de la nuance parfois infime. La musique n'intervient plus que comme un facteur secondaire, comme motif, je dirais même comme argument, qui ne fait qu'envelopper le mouvement des artistes. Ce mouvement incomparable, nous avons pu le suivre mardi soir, dans toutes ses délicatesses et ses nuances. »

L'ORDRE est édité par les Editions de l'Ordre limitée (cette bouffonne désignation est imposée par le seul gouvernement français d'Amérique) et imprimé par la Cie de Publication de la Patrie limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

« Légendes, Coutumes, Métiers de la Nouvelle-France »

par le sculpteur Alfred Laliberté

LA LIBRAIRIE Beauchemin, grâce au concours de M. Athanase David, vient d'éditer la photographie de cent vingt-deux bronzes d'Alfred Laliberté. J'ignore qui a fait le choix de cette publication. Elle ne nous fait connaître qu'un Laliberté régionaliste et folkloriste. Mais ce n'est pas pour cela que, cette fois, le statuaire relève plus de la critique littéraire que de la critique d'art.

Vous trouverez souvent aux œuvres d'Alfred Laliberté une signification étrangère aux explications qu'on y joint pour en faciliter l'intelligence. Enlevez, par exemple, au *Jeteur de sort* l'étiquette et la légende: vous ne pensez plus au « queteux » maître chanteur et vindicatif, mais à un apôtre franc et valeureux qui vous montre vers l'infini le chemin de toutes les noblesses. Puisque « jeteur de sort » il y a, c'est que la sculpture abandonne ici ses droits à la littérature, qui prend toute la place.

En outre, Alfred Laliberté s'est bien nourri d'érudition folkloriste. Mais folklore populaire et qualité artistique ne se rencontrent pas nécessairement. Qu'il nous soit permis de noter qu'à l'intérêt strictement régional ces sculptures ajoutent généralement trop peu de valeur de suggestion ou de pensée pour s'élever à la dignité de l'art. C'est la littérature de la préface de M. Charles Maillard et celle des textes explicatifs qui donnent au livre une puissance — bien limitée — d'évocation de la petite histoire.

Enfin, le bloc de plâtre, de pierre ou de bronze, n'a de pouvoir sur l'esprit que par le sens figuratif que l'artiste lui fait rendre. Or l'imagination d'un symbole, du moins pour les œuvres reproduites dans ce livre, semble le dernier des soucis d'Alfred Laliberté. De là que ses types représentent tout autant des invalides, des « barmes » et des mages que les agriculteurs, les ouvriers et les « ramancheurs » dont ils portent l'écrêtement. C'est presque toujours l'inscription et l'exposé littéraire qui expriment ce que l'on veut nous dire. Et la sculpture, qui devait nous donner l'idée essentielle de l'auteur, se borne trop souvent au commentaire d'un texte.

C'est toujours une faute, à mon avis, de faire d'un art le vase d'un autre art. J'en doute d'autant moins ici qu'on soumet la sculpture à une littérature à peine digne de ce nom parce que trop fragmentaire, trop à ras du sol pour passer les clôtures régionales. Je conçois que ces soucis pointés vers en bas plaisent à la foule qui s'admire dans des œuvres créées à l'image de ses tics locaux et de son absence d'idéal. Mais, précisément, la critique n'a pas pour mission de pousser toujours les esprits vers le voisinage du néant. Et disons-le: M. Laliberté, libre de s'inspirer selon sa fantaisie, pouvait partir du folklore pour arriver à l'art; mais il eût mieux fait de ne pas plier son œuvre, par l'écriture quand le modelage n'y suffisait pas, au rang d'un folklore primitif et insignifiant.

Pour appuyer cette opinion, M. Laliberté nous fournit lui-même le meilleur argument. Son livre contient quelques compositions qui débordent l'étroitesse régionale pour atteindre à l'universalité. Cela arrive lorsque la réussite dépasse les projets du sculpteur. Il avait, par exemple, l'intention de nous montrer la *Charrue à roulettes*, une curiosité d'un intérêt bien médiocre. Seulement, il a

réussi une glorification du travail manuel, une sorte d'apothéose du laboureur. De même pour le *Semeur de grains de mil* et quelques autres pièces dont le rendement, par hasard, va au delà du sujet simplement matériel. On peut, il me semble, louer chaudement l'auteur de ces succès inespérés, sans laisser entendre que c'est le *non plus ultra* de l'art. Car par-dessus les égarés que l'on doit à l'œuvre servile et à ses mérites, une convenable hiérarchie des valeurs fera toujours resplendir la glorification, dans leurs variétés infinies, de travail intellectuel et des soucis spirituels.

Alfred Laliberté a bien tenté de traduire le catholicisme de nos gens. Mais serait-ce que le rituelisme a tué la spiritualité chez notre peuple? ou que le sculpteur forcera pour rien son talent dans le domaine de la mystique? S'il faut en juger par sa traduction de la *Confession dans les chantiers*, du *Bénédictin*, de la *Dime du 26e enfant*, de la *Bénédiction paternelle*, de la *Prière en famille*, Alfred Laliberté ne réussit qu'à rapprocher le sentiment religieux du terre à terre sans horizon. Ces compositions assez élaborées et plus ouvrées que la moyenne ne me paraissent munies d'aucune vertu d'idéalisation, d'aucun rayon intérieur vers le surnaturel.

Je trouve qu'Alfred Laliberté est plus spirituel, plus verveux, plus fort, lorsque son ciseau dénonce le « bully » du canton. Le malheur, c'est qu'il faut bien des petites vérités de basse marque comme la représentation d'un fier-à-bras d'élections, d'un « zigonneux » de gigues ou d'un « montreur d'ours », pour atteindre à une vérité assez complète qui importe et qui soit civilisatrice ou artistique. Mais ce livre aura du succès précisément parce qu'on y trouve beaucoup de « presque riens » de ce calibre; il ajoutera très peu à la réputation d'Alfred Laliberté, dont l'art ne descendit pas toujours rejoindre le goût de la foule.

Albert PELLETIER

Le procédé Daman-Asphalt a été employé avec succès à l'étranger et au Canada. Partout il a donné satisfaction, par sa résistance à l'usure, sa rapidité d'application, et son bon marché. (r-4)

L'œuvre de Sainte-Justine
est un centre de puériculture que la ville de Montréal ne peut s'empêcher d'aider, de maintenir, de protéger.

Camilien Houde,
maire de Montréal.

Pour la santé de l'enfance
donnez largement

LE 22 OCTOBRE
JOURNÉE DU DOLLAR
de l'Hôpital Sainte-Justine

PL 1160 **Théâtre STELLA**
Semaine commençant lundi 22 octobre
première fois à Montréal
LA LIGNE DE COEUR
Comédie en 3 actes de Claude-André Paquet
Prix: soirée, 75c et 60c, matinée, 50c et 35c

Concert ROBERT SCHMITZ
le grand pianiste français
au **Théâtre de SA MAJESTE**
LE DIMANCHE 28 OCTOBRE, à 3 h.
Impresario J.-A. Gauvin
orch. : \$1 — 1er bal. : \$1 — 2e bal. : 50c

La prière d'une vierge et les « stocks érotiques »

LE HURON s'en veut de ses excès, qu'ils soient gastronomiques, amoureux, ou simplement littéraires. C'est pourquoi il ne pondra aujourd'hui qu'un modeste billet, pour compenser celui d'hier conçu entre deux sourires, un verre et un Havane authentique. Il se croit capable de dire, quand il est bien disposé, beaucoup de choses intelligentes en peu de mots, ce qui enrage son ami et confrère Ménage, le dernier homme laconique en pays iroquois.

Le HURON racontera donc aujourd'hui à ses lectrices, à ses lecteurs et à ceux qui ne le lisent pas, l'histoire de la prière d'une vierge et des « stocks érotiques ». Elle vaut d'être montée en épingle: c'est pourquoi le HURON en fait part à son public adorable et adorant.

Or donc le HURON, feuilletant une nouvelle gazette, trouva dans les colonnes d'icelle une prière à M. R. B. Bennett. Elle était rédigée dans un style aussi féminin que délicieux, ce qui dissipa immédiatement les doutes que pouvait entretenir le HURON sur la qualité de l'auteur. Cette prière ne pouvait avoir été écrite que par une vierge qui signait au reste du nom de Madeleine, ce qui était tout indiqué. Le HURON crut un moment que la Madeleine en question allait prier R. B. de lui assurer le pain quotidien, ce qui semble facile vu la surabondance de blé dans l'Ouest. Or, il n'en était rien. Le HURON lut avec étonnement que la vierge Madeleine demandait au premier ministre du pays iroquois-huron la nomination d'un nouveau « commissaire de la radio ». Il lut également que Madeleine, qui doit être conservatrice parce qu'elle est bien conservée, proposait M. Jacques-Narcisse Cartier à ces fonctions, qui doivent vraisemblablement être un refuge pour hommes politiques plus ou moins ratés, à en juger par ceux qui les remplissent. Madeleine rappelle à R. B. B. que Jacques Cartier a rendu d'inappréciables services au parti conservateur, ce qui est évidemment plus facile à faire que de découvrir un pays, comme le fit son illustre ancêtre de Saint-Malo. C'est justement parce qu'il n'y a rien de couvert qu'il est particulièrement qualifié pour devenir « commissaire de la radio »; d'ailleurs, cette nomination s'impose, après les brillantes fêtes du 1Ve Centenaire. Ce serait un témoignage impérisable à la mémoire du Malouin que de nommer son descendant aux fonctions de « commissaire de la radio » au Canada.

Le HURON a longuement réfléchi sur l'opportunité de cette nomination. Après

maintes cogitations profondes et fécondes, il en arrive à penser qu'elle n'est pas tout à fait celle qui convient. Quant à nommer un conservateur, parce qu'il est conservateur, il serait plus logique d'en choisir un d'un conservatisme indiscutable. Il y aurait donc lieu de nommer le HURON à la place de M. Maher, car, pour un conservateur, il en est un. Il a réussi à conserver intacte la langue de ses ancêtres, ce que les Iroquois, et même les Faces Pâles, n'ont pas su faire. C'est la plus belle preuve de conservatisme que l'on puisse donner à ses contemporains.

Le HURON se voit déjà commissaire. Ce jour-là, ça « bardera au bataillon », on peut en être sûr. Plus de croisements de corbeaux au microphone, ni de coassements de grenouilles septuagénaires et à dentiers. Rien que de la belle musique! La réclame sera réduite à sa plus simple expression! Les parleurs seront tenus de parler au moins une langue vivante! Il leur sera rigoureusement interdit de pleurer dans le micro, de bafouiller ou de borborygmer. On ne donnera plus les résultats de joutes sportives, on ne fera plus de discours politiques, et tous les castrats du jazz seront impitoyablement écartés (ne pas lire écartelés). Le HURON laissera pourtant passer la prose déclamée de la vierge Madeleine, ce qui donnera une note gaie aux répertoires matutinaux ou crépusculaires.

Et le HURON purgera le pays des Faces Pâles et des Dos Luides et Verdâtres, de tous les être borborygmiens qui prennent le micro comme exutoire quotidien.

LE HURON

P.-S. — Dernier argument en faveur de la nomination du HURON: il interdira aux parleurs de dire « stocks érotiques » pour cours variables, crainte que le Canada ne passe pour un pays immoral aux yeux des Etats-Dessous.

SAINT-DENIS

La pétillante et fine
ANNY ONDRA
dans un film spirituel et animé
d'une intelligence fantasie

L'AMOUR EN CAGE
avec
René Lefebvre
André Berley

Ce film est exclusif au S.-Denis et ne sera jamais présenté dans un autre cinéma de Montréal.

EGALEMENT A L'AFFICHE

UN JOUR VIENDRA
avec
Kate de Nagy
Jean-Pierre Aumont

Un beau roman d'amour où le drame et la haute comédie s'associent avec bonheur

CINEMA DE PARIS

A cause de son succès chaque jour plus considérable et à la demande du public

FÉDORA

garde l'affiche une seconde semaine

Le plus beau triomphe de la grande vedette

MARIE BELL

A L'AFFICHE EGLEMENT

Mission Polaire

Grand reportage cinématographique, dans l'Arctique par une mission scientifique française

EN AUTOMNE

Ce soir le nord est soufflé par les rues de la cité. Il a corné sous les fenêtres hermétiques et toute la soirée il s'est lamenté comme une âme en peine. J'ai songé à l'automne de mon village, à celui qui ramène les châles et rétrécit les cadres familiaux, à celui qui pastelle les feuillages et déploie, au-dessus des toits, des couchants aux teintes plus vives.

J'ai pensé que là-bas, dans l'encercllement des érablières, les fermiers se battent plus difficilement avec la terre pour lui arracher ses derniers fruits. J'ai songé aux pluies froides, aux bises desséchantes qui fouettent les carreaux des lucarnes défeuillées. J'ai songé aux routes boueuses qui gémissent sous les derniers chars de la moisson.

L'automne, au village, c'est un peu les chemins plus blancs déroulés au cœur des champs rouillis, les mains gercées des tâcherons qui fouillent le sol humide. C'est un peu le regard lointain des filles qui reviennent des jardins, les bras chargés des légumes, et regardant disparaître, au fond du ciel crépusculaire, les derniers triangles de corneilles.

C'est encore le tintement mélancolique des sonnailles, le retour hâtif des troupeaux vers les bergeries, le cahotement des brouettes de céréales par les sentiers aux ornières profondes.

Automne, saison favorable aux veillées près des feux de rondins, saison des épluchettes et des premières truaudailles, alors que les fermiers, exténués par un combat de six mois avec le sol, demandent aux mets gras et à la « bagosse » la force de batailler jusqu'aux gelées de la Toussaint.

Automne, tu rends le sourire des mères plus grave, tu donnes un sens plus profond aux moindres actions humaines. Tu définis ce que tous sentent d'hésitant et d'inexprimé en eux.

Soir de septembre. Il a venté de l'aube au soir. Et soudain voici que les feuillages se sont calmés. Le ciel chargé de menaces pèse comme un couvercle sur le hameau. Le vent a sauté par-dessus les forêts. Et maintenant il brumasse au-dessus des terreaux mis à nu.

Les attelages sont rentrés. Les charmes au soc d'acier rouillent au fond des combes. Un corbeau a crié à la lisière de l'abattis. La nuit tombante éteint la blan-

cheur des maisons peintes à la chaux. Le trantran du soir est achevé. Sur les litiers des vacheries les bêtes meuglent tristement avant de retourner aux pacages. Et les dogues aigris hurlent de niche à niche.

De loin en loin les fenêtres s'allument. Le cri perçant des trains qui ceinturent le pays résonne étrangement. Et les paysans rentrent pour souper. Au-dessus de la table la lampe clignotante émet son feu pâle. Parmi les porcelaines claires, les mets fumants exhalent un fumet appétissant. La chair du sol va refaire la force des hommes que la terre reprendra à nouveau.

Et tandis que l'automne tourmente les vergers, les coudes se serrent autour de la table et l'on sent que les anneaux de la chaîne familiale se sont resserrés.

II

Octobre. On entre dans les jours plus froids. Déjà s'estompent les feuillages vermillonnés sous un ciel aux nuages glauques. Une bise maligne balaie les chemins, racle l'eau des étangs, dépouille les aulnaies au long des rivières. A cette époque les soirées sont plus claires et la gelée menace de ruiner les jardins.

— Il va geler, cette nuit, prophétise la vieille Despina à son gars Odilon. Ce dernier, lourdement botté, revient

de soigner ses bêtes, après une journée de labour.

La bonne aïeule, enveloppée d'un châle de laine, s'est risquée sur le perron, qui donne sur les bâtiments dont on devine à peine la confuse blancheur. L'air est sec. Le vent fou qui hululait depuis le matin s'endort un peu.

Elle contemple un moment ce ciel étoilé d'octobre. Pendant ce mois tardif, quand il a venté tout le jour et que le soir la lune se lève, emmitouflée de minces nuages, on craint pour les dernières plantes que retient la terre.

— Il va geler ben sûr, répète encore l'aïeule, et la récolte de tabac sera endommagée.

— C'est vrai, répond Odilon en éteignant sa lanterne sur le seuil, mais on peut toujours essayer de sauver la plantation en allumant un feu de gerbes autour de la « Colonie ».

Et tous deux sont rentrés dans la lumière du bas fournil qui réchauffe un feu de rondins.

Après la veillée, le fermier Odilon pousse une brouettée de gerbes vers la « Colonie ». Le vaste jardin s'étage à flanc d'une pente douce. La clarté lunaire le baigne tout entier. Les plantes qui ne veulent pas mourir se recueillent sur elles-

mêmes afin de triompher du froid. Une brume légère s'élève, comme la respiration régulière du sol... Les pommières découpent des cercles d'ombre sur l'herbe courte de la prairie. Parfois le vent s'éveille. Il rase le toit du poulailler et secoue les feuillages roussis.

Maintenant Odilon, vêtu de son froc d'étoffe, « mâte » les gerbes autour de la culture. Le chien Fédor furete sur ses talons. Soudain la lueur d'un chat blanc traverse le chemin de l'étable. Fédor l'aperçoit; ses jarrets se détendent, il bondit dans le noir.

Un vol oblique de corneilles passe au-dessus du verger. Il strie une pâleur, entre deux nuages, et se fond dans le bleu de la nuit. Maintenant les gerbes sont « mâtées » deux à deux. Passant sa main gourde dans la poche de son pantalon, Odilon en retire un briquet. Au crissement de la pierre à feu, une flamme jaillit et communique aux gerbes une flamme rapide. Et bientôt la « Colonie » est cernée par une haie flambante.

Il est peut-être deux heures dans la nuit. Le village d'automne s'est endormi frileusement sous les feuillages teints de lune. Les maisons villageoises se taisent sous leur manteau de demi-obscurité. On

dirait que le petit village a rendu l'âme sous les étoiles.

Les gerbes enflammées font penser à des peupliers roux. Le feu nerveux sème la nuit d'étoiles. Il pique l'ombre de flèches d'or. Une langue de clarté rougit le visage d'Odilon. Le vent rabat la fumée grise, qui s'éffiloche aux faites recroquevillées des futaies voisines.

Le feu tempère l'atmosphère au-dessus des tiges de tabac. Une tige d'épand. Les lourdes feuilles vertes, que réchauffe l'haleine du feu, reprennent vie. Odilon possède un sûr indice que la récolte est sauvée.

Tandis que les brasiers s'éteignent autour des plantes ranimées, le fermier Odilon, tout botté, succombe au sommeil, étendu sur le canapé de la cuisine d'hiver. Le nez sous son aisselle, Fédor, le sûr ami, goûte aussi la plénitude du sommeil et du bien-être.

Un chaud silence feutre la pièce. L'homme des champs dort toujours. Parfois une de ses mains esquise le geste inconscient de chercher quelque part une pipe et le bocal à tabac. Sans doute rêvet-il aux délicieuses pipées que sa corvée de cette nuit lui réserve pour les interminables soirées d'hiver!

Clément MARCHAND